DES POÈTES POLYGLOTTES AUX POÈMES POLYGLOTTES. UNE TRADITION ORIENTALE?

Acad. Xavier LUFFIN
Université Libre de Bruxelles
Académie Royale de Belgique
xluffin@ulb.ac.be

Abstract:

Due to the multiculturalism of the many empires and kingdoms that have ruled the Islamic world, numerous poets have been able to write in several languages, from an early period up to now. But beside the poets who have written some of their works in Arabic and others in Persian, for example, others have experienced a rather innovative technique, mixing two, sometimes three or even four languages in the same poem. These poems have been composed for centuries by Muslims, as well as Jews and Christians, from Persia to Spain. This article proposes to show the different cases of multilingual poems that may be encountered in the Islamic world and to explore some of the poets' goals.

Keywords:

Poetry, bilingualism, multilingualism, Arabic, Persian, Turkish, minorities.

Introduction

Tout au long de l'Histoire littéraire du monde arabo-musulman, on trouve des exemples de poésie jouant tantôt avec les différentes écritures en usage dans cette sphère culturelle, tantôt avec les différentes langues qui y sont parlées, voire avec les niveaux d'une même langue. Certes, cette tradition n'est pas exclusivement orientale, on en connaît aussi des exemples dans la littérature occidentale, notamment des « poèmes macaroniques », mêlant latin et langue vernaculaire. Néanmoins, ce jeu des poètes semble avoir trouvé dans l'Orient multilingue et multiculturel un terreau particulièrement fertile, dont nous nous proposons de livrer ici quelques exemples. Les motivations des poètes usant de plusieurs langues au sein

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)

d'un même poème peuvent être variées, du simple divertissement intellectuel à la symbolique de l'universalité. Néanmoins, on peut imaginer que la sacralité de la langue arabe dans le monde musulman a pu jouer un rôle dans le développement de cette pratique : l'arabe doit être maîtrisé par tout intellectuel musulman qui se respecte, et celui-ci doit être capable de s'exprimer et de rédiger ses ouvrages dans cet idiome, sans pour autant renier sa langue maternelle, qu'il s'agisse du persan, du turc ou de l'une des nombreuses autres langues de prestige en usage dans la région.

Les auteurs musulmans

De manière générale, il existe de nombreux cas d'auteurs bilingues – voire multilingues – dans le monde musulman, qui s'expriment volontiers tantôt en arabe, tantôt en persan ou dans une autre langue, en fonction du sujet abordé. On peut citer entre autres Avicenne, célèbre philosophe du 11ème siècle, qui rédigea des ouvrages en persan et en arabe, en fonction du sujet abordé ou du lectorat visé. Ainsi, si l'essentiel de son œuvre fut composée en arabe, il rédigea également un traité médical et un ouvrage encyclopédique en persan[1]. Quelques décennies plus tard, al-Ghazālī a rédigé son *Iḥyā' 'ulūm al-dīn* (La revivification des sciences religieuses) en arabe, mais il en a également produit une version abrégée en persan pour les lecteurs ne maîtrisant pas suffisamment la langue du coran[2].

Parallèlement, il faut citer les nombreux livres de nature religieuse, mais parfois aussi des traités de grammaire arabe – science essentielle pour maîtriser le coran – qui se présentent de manière bilingue. Tantôt, le texte original est écrit en arabe, tandis qu'un texte interlinéaire composé dans une autre langue en propose l'exégèse, tantôt une phrase en arabe est suivie de sa traduction, voire d'un long commentaire dans une autre langue. Il existe de nombreux exemples persans de cette technique, mais il y en aussi dans d'autres langues pratiquées dans le monde musulman : turc, malais, swahili et même afrikaans. Les deux textes étaient souvent différenciés par l'usage d'encres différentes, ou de styles d'écriture différents. Il en va de même de certains *tafsīr-s* – textes exégétiques du coran – rédigés en persan, comme le *Kashf al-asrār wa-'iddat al-abrār* de Khwāja 'Abdallah al-Anṣārī, savant

[1] M. Achena, 1987, p. 99.
[2] L. Marlow, 2006, p. 826.

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)

du 11ème siècle originaire de Hérat (Afghanistan) : un verset du coran est cité en arabe, ensuite il est longuement expliqué en persan. On peut imaginer que cette sacralité de la langue arabe pour les musulmans et la production de livres bilingues qui découle de la nécessité de se confronter au texte arabe original a pu influencer les autres domaines de la culture, notamment la poésie.

Ainsi, dans le monde persan, en Transoxiane et au Khorasan en particulier, le bilinguisme arabe-persan en poésie s'est développé dès le 10ème siècle, si bien que l'on a attribué l'épithète de *dhū lisānayn* – l'homme possédant deux langues – à plusieurs poètes persans, notamment Hosayn Ebrāhīm Adīb Natanzī au 11e s, ou encore le célèbre Sa'dī au 13ème siècle…[3]

Si c'est l'arabe qui entre le plus souvent en combinaison avec une autre langue, pour des raisons religieuses évidentes que nous avons mentionnées plus haut, il arrive cependant que le persan, langue de prestige culturel dans le monde iranien bien sûr, mais aussi dans le reste de l'Asie musulmane, s'y substitue, en combinaison avec une autre langue. Ainsi, on connaît des poètes ayant composé en persan et en turc, comme Sultan Veled au 13e siècle, mais aussi en persan et en chaghatay comme 'Alī Shīr Navā'ī au 15e siècle, en persan et en azéri – le plus connu est certainement Fuzūlī au 16e siècle, mais il fut précédé par de nombreux autres exemples dès le 13ème siècle[4] – ou encore en persan et en kurde, voire en persan et en ourdou[5].

Mais dans tous les cas de figure que nous venons de présenter, les poètes ont recours à deux langues différentes dans des registres clairement séparés. En effet, ils opèrent une performance tantôt en arabe, tantôt dans une autre langue, chaque œuvre étant clairement distincte. Il faut ajouter à cela l'existence de poèmes où les langues sont cette fois mêlées l'une à l'autre.

Le cas le plus « simple » est celui d'un poème rédigé dans une langue donnée dans lequel sont introduits des termes d'origine étrangère. Dans le cas de la poésie arabe, le cas le plus fréquent est ce que l'on appelle les *fāresīyāt*, poèmes rédigés en arabe mais truffés de mots, voire de phrases en persan[6]. Ibn Mufarrigh, ibn Abī Karīma et surtout Abū Nuwās, célèbre poète bachique de l'époque abbasside, ont composé des poèmes de ce genre.

[3] H. Algar, 1996, p. 570.
[4] H. Javadi et K. Burill, 1988, p. 251.
[5] H. Algar, 1996, p. 571.
[6] A. Mahdawi, 1999.

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)

Mais en réalité, cette habitude serait plus ancienne, remontant même à la période préislamique. Selon certaines sources, des poèmes similaires, cette fois en arabe mais avec des mots d'origine grecque, voire d'une langue africaine, ont également existé[7].

Il y a aussi des poèmes persans volontairement truffés de mots étrangers autres qu'en arabe. Dans la poésie persane pré-mongole notamment, on trouve des œuvres écrites en persan agrémenté de mots, voire de syntagmes empruntés au turc. Voici par exemple quelques vers de Khaqānī, un poète du 12ème siècle :

« *kara songur* ānke ke nosrat pazīrid
Ber *ak songur* athār khadhlān nemāyid »
Quand le **faucon noir** l'emporte, le **faucon blanc** se retire[8].

Le cas le plus intéressant est certainement celui où le poète entremêle en alternance des vers entiers composés dans deux langues – ou plus. Il faut d'abord citer l'existence de poèmes religieux dans lesquels on insère des versets du coran, mais aussi des *ḥadīth*-s (c'est-à-dire des propos qu'aurait tenus Muḥammad) en arabe. Il s'agit d'un cas particulier, où le recours à l'arabe se justifie par la sacralité de la langue. En effet, le coran lui-même insiste sur son arabité, notamment dans le deuxième verset de la sourate de Joseph : *Innā anzalna-hu qur'ānan 'arabiyyan la 'alla-kum ta'qilūna*, « Nous avons fait descendre un coran [en] arabe pour que vous raisonniez ». Plusieurs exégèses s'appuient sur ce passage et sur d'autres pour insister sur le fait que l'arabe aurait été choisi par Dieu pour faire sa Révélation, et que donc le texte peut être *expliqué* dans d'autres idiomes mais doit être récité et mémorisé en arabe pour conserver l'intégralité non altérée de son message. C'est cette sacralité de la langue qui a dû pousser le célèbre Jalāl al-dīn Rūmī (13ème siècle) notamment à composer de tels poèmes, d'inspiration religieuse[9].

On retrouve cependant ce multilinguisme dans la poésie profane. Ainsi, l'introduction dans la poésie persane d'hémistiches en arabe ou surtout la rédaction de poèmes présentant une alternance de vers en persan

[7] G. H. J. Van Gelder, p. 549.
[8] T. Ganjei, 1986, p. 71.
[9] N. Virani, 2002, p. 100.

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)

et arabe fut assez fréquente – il s'agit généralement d'un vers en arabe suivi d'un vers en persan et ainsi de suite, mais il peut aussi s'agit d'une alternance de deux voire plusieurs vers dans chaque langue. C'est un genre particulier, que l'on appelle en arabe *mulamma'āt – molamma'āt* en persan – ce qui signifie étymologiquement « bigarré, mixte », dont on a des témoignages dès l'époque samanide, au 10ème siècle. De célèbres poètes s'y sont essayés, comme Sa'dī, Rūmī et Hāfez[10] , ou encore Mashreqī Tabrezī, un poète du 15ème siècle qui a laissé de nombreux poèmes, dont huit mulamma'āt arabo-persans[11]. Voici un exemple de poème dû à Hāfez, dont le premier et de dernier vers sont rédigés en arabe :

Allā yā ayyu-hā l-sāqī adir ka'san wa-nāwil-hā
Ke eshq āsān namud avval vali oftād moshkelhā
…
Hozuri gar hami khwāhi azu ghāyeb mashow Hāfez
Matā-ma talqī man tahwī da ' al-dunyā wa-aḥmil-hā

« Viens donc, échanson, fais-donc passer la coupe,
L'amour paraissait être une affaire si aisée, pourtant il y a un problème,
…
Si tu veux être accepté, ne sois pas absent, Hafez,
Lorsque tu rencontres l'être aimé, laisse le monde de côté et abandonne-le ! »

Terminons en précisant que le *mulamma'* n'est pas une composition strictement médiévale: des poètes contemporains comme Ḥasan al-Zuhayrī dans le Khouzistan, une région arabophone d'Iran, composent encore aujourd'hui des *mulamma'*āt persan/arabe dialectal.

Le cas du muwashshaḥ

Le *muwashshaḥ* est un genre poétique créé en Andalousie, dont les plus anciens exemples remontent au 11e siècle. Il s'agit d'un poème strophique, ce qui le distingue de la *qaṣīda* orientale, dont le sujet est

[10] J. T. P. De Bruijn, 2009.
[11] L. Lewisohn, 1989, p. 99.

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)

souvent l'amour ou le vin, ou encore un panégyrique. Mais surtout, la dernière strophe du poème, appelée *kharja* (littéralement « sortie », parce qu'elle termine le poème), est rédigée soit en arabe dialectal – on parle alors de *kharja 'āmmiyya* – soit dans un parler hispano-roman utilisé localement – et là on parle de *kharja* '*ajamiyya* (le terme '*ajamī* se référant à l'usage d'une autre langue que l'arabe)[12]. Souvent même, le poète mélange arabe dialectal et parler hispano-roman dans les mêmes vers, ce qui vient encore enrichir la polyglossie du poème.

Voici les derniers vers d'un poème de Kumayt al-Gharbī, écrit principalement en arabe classique, à l'exception de la kharja, en parler hispano-roman[13] :

(…) lammā jafā-nī l-ḥabību, ḥasbiya bi-t-tīhi,
Wa-lam uṭiq katma-hu ḥidhāra r-rada fī-hi
Shadawtu-hu mu'linan ka- khawdin tughannī-hi
***Non kero non, un xillelo illa s-samarello*.**

« Lorsque l'amant se montre hautain envers moi,
Je ne peux me contenir, de peur d'en mourir,
Je lui chante ce que fredonnerait l'esclave :
Je ne veux pas d'autre amant que celui au teint mat. »

Les auteurs juifs et chrétiens

Soulignons que cette façon de jouer avec le multilinguisme n'était pas que l'apanage des musulmans, puisque les sujets juifs et chrétiens d'al-Andalus, de l'Empire ottoman mais aussi des pays limitrophes comme la Géorgie ont également produit des poèmes multilingues.

De manière générale, de nombreux auteurs juifs d'Andalousie rédigeaient leurs œuvres en plusieurs langues. Ainsi, au 12ème siècle Maïmonide, le célèbre philosophe juif d'Andalousie qui maîtrisait l'arabe, mais aussi l'hébreu et l'araméen, a rédigé la quasi-totalité de son œuvre, dont son célèbre *Guide des égarés*, en judéo-arabe, c'est-à-dire en langue arabe notée en caractères hébreux. Néanmoins, il a également rédigé en hébreu un

[12] T. Rosen, 2000, p. 165 sq.; I. 'Abbās, 1996, p. 235.
[13] O. Zwartjes, 1997, p. 29.

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)

volumineux commentaire de la Bible, le *Mishné Torah* ou *Sefer Yad ha Hazaka* (Le livre de la main forte)[14].

Dans le domaine de la poésie, il faut mentionner les nombreux poètes juifs, notamment Samuel ibn Nagrilla, ibn Gabirol, Moïse ibn Ezra, Judah Halevi et Abraham ibn Ezra, lesquels ont composé des muwashshaḥāṭ calquées sur les modèles arabes, cette fois en hébreu, mais avec une kharja en arabe classique, en arabe dialectal ou en hispano-roman, voire un mélange d'arabe et d'hispano-roman[15]. À titre d'exemple, voici la *kharja* d'un poème en hébreu de Judah Halevi, qui mélange arabe dialectal et parler hispano-roman[16] :

Ben **sīdi** beni, el qerer esh tanto beni de eshte **al-zamāni** kon filio de **ibn al-dayāni**.
« Venez, monsieur, venez, aimer est une bonne chose en ces temps-ci, grâce au fils d'ibn Dayan. »

En Anatolie, on peut citer aussi des poèmes bilingues turc-arménien dès le 14e siècle. Ainsi, Telkuranli Hovannes composa à l'époque un poème dédié à Jésus rédigé en turc, à l'exception du dernier couplet rédigé en arménien, et un autre poème dédié à Marie dont chaque vers est composé d'un hémistiche en turc et d'un autre en arménien[17]. Cette technique continuera d'être utilisée les siècles suivants, y compris par certains *âşiks* [18], poètes errants d'Anatolie – il y en avait aussi dans les Balkans et dans le Caucase – qui chantaient leurs poèmes en s'accompagnant d'un *saz*, un instrument à cordes. La tradition des *âşiks* avait son pendant chez les peuples voisins des Turcs, notamment les Kurdes, les Grecs, les Géorgiens et les Arméniens. Or, certains des poètes issus de ces populations étaient bilingues, connaissant à la fois la langue de leur communauté et le turc, la langue dominante dans la région à partir de l'époque ottomane, ou alors l'azéri dans le cas du Caucase. Et il arrivait aussi qu'ils possèdent un répertoire bilingue, déclamant tantôt en turc, tantôt dans une autre langue en fonction du public devant lequel ils se produisaient. On peut par exemple citer Âşık Pesendi, un poète arménien du 19e siècle originaire d'Anatolie dont on a conservé un recueil de poèmes en arménien et en turc, noté en

[14] J. Dienstag, 2007, p. 397.
[15] T. Rosen, 2000, p. 173 sq.
[16] F. Corriente, 1997, p. 308.
[17] K. Pamukciyan, 2002, p. 29.
[18] K. Pamukciyan, 2002, p. 56.

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)

caractères en arméniens[19]. Pour le Caucase et à la même époque, on pourrait citer Âşık Niranî, qui rédigeait des poèmes en arménien et en azéri[20], et surtout Sayat-Nova, un poète arménien né à Tiflis, qui maitrisait l'azéri, le géorgien, l'arménien et le russe. Si la grande majorité de ses poèmes furent rédigés en azéri, on lui doit aussi quelques poèmes dans les autres langues. Mais surtout, il est l'auteur de deux poèmes où il mélange l'azéri et l'arménien, ainsi que d'un *poème en quatre langues*, dont chaque quatrain est composé de vers en quatre langues : persan, azéri, géorgien et arménien. Non content de mélanger les langues, il jouait également avec les alphabets, la plupart de ses poèmes en langue azérie ayant été rédigés en alphabet géorgien, tandis que dans un poème spécifique il mêlait les alphabets géorgien et arménien[21].

Conclusion

En guise de conclusion, il convient de s'interroger sur les raisons qui ont poussé de si nombreux poètes à mêler les codes linguistiques.

Dans le cas de la poésie religieuse, soufie ou non, la sacralité de la langue arabe évoquée au début de cet article est certainement la raison principale : insérer des passages du coran dans le poème lui confère un pouvoir spécial – Virani va jusqu'à parler de *baraka*, de bénédiction divine – mais aussi une certaine légitimité, une autorité, tout en mettant en évidence le niveau de connaissance religieuse de l'auteur. Dans la poésie de Jalal al-Dīn Rūmī en particulier, la présence de deux langues peut aussi être comprise comme l'existence de deux niveaux de discours, le plus élevé, en arabe, étant destiné aux initiés, et le second, en persan, s'adressant aux néophytes – le poème se présentant alors comme un *tafsīr*, une exégèse du coran. Mais ce bilinguisme symbolise également la fusion mystique entre la parole divine et celle du poète[22].

Cependant, la plupart des poètes cités plus haut ont plutôt composé une poésie profane, et nombre d'entre eux sont juifs ou chrétiens. Par ailleurs, l'arabe est parfois absent de leur répertoire, remplacé par une autre langue dominante culturellement mais pas religieusement, comme le persan, le turc ou l'azéri, il faut donc rechercher d'autres motivations possibles. On peut supposer que de manière générale, l'usage de plusieurs langues permet à l'auteur d'effectuer des effets de style particuliers. Ainsi, Zwartjes analyse l'usage de plusieurs langues dans la muwashshaḥ comme un moyen

[19] K. Pamukciyan, 2002, p. 210.
[20] K. Pamukciyan, 2002, p. 224.
[21] X. Luffin, 2014, p. 604.
[22] N. Virani, 2002, p. 100.

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)

d'appuyer la réitération, ou encore l'opposition, voire l'emphase[23], tandis que dans d'autres cas il peut y avoir la recherche d'un effet comique – d'après Ahmad Mahdawi Damgani[24].

On peut aussi souligner que l'usage de deux langues dans la même œuvre donne à son auteur un prestige personnel, preuve de sa parfaite maîtrise de deux langues jusque dans l'exercice le plus difficile, en l'occurrence la composition poétique, comme le montre d'ailleurs l'usage de l'épithète *dhū lisānayn*.

À certaines époques, cela a pu aussi être une manière pour l'auteur d'affirmer, voire de revendiquer son identité ou sa double identité – c'est sans doute le cas d'Abū Nuwās, dont la mère était originaire du Khuzistan, lorsqu'il rédige ses *fāresīyāt*.

Enfin, au risque d'avancer une explication qui pourrait paraître anachronique, on ne peut exclure que parfois ces poètes désiraient célébrer le multiculturalisme de leur société à travers leur propre situation individuelle. C'est encore une fois le cas d'Abū Nuwās, qui n'hésite pas à mettre en avant, lorsqu'il décrit dans ses poèmes Bagdad à l'époque abbasside, la présence persane, mais aussi byzantine ou même africaine. C'est aussi très probablement le cas, des siècles plus tard et dans un tout autre contexte politique et culturel, de Sayat-Nova, qui mêle les langues, les écritures mais aussi les motifs littéraires, introduisant des métaphores typiquement persanes à connotation soufie dans ses œuvres écrites en géorgien et en arménien, donc destinées à un public chrétien.

Bibliographie:

'ABBĀS, Iḥsān, 1996, *Ta'rīkh al-adab al-andalusī* (vol. 3), Beyrouth : Dār al-thaqāfa.
ACHENA, 1987, Muhammad, « Avicenna », in: *Encyclopaedia Iranica*, III, pp. 99-104.
ALGAR, Hamid, 1996, « Dhu Lesānayn », in: *Encyclopaedia Iranica*, VII, pp. 570-571.
BAYRAK, Mehmet, 2005, *Alevi-Bektaşi edebiyatında ermeni âşıkları (Aşuğlar)*, Ankara : Özge.
CORRIENTE, Federico, 1997, *Poesia dialectal arabe y romance en Alandalus*, Madrid : Gredos.
DE BRUIJN, Johannes T. P., 2009, *General Introduction to Persian Literature*, Londres : Tauris.
DIENSTAG, Jacob L. (et alii), 2007, « Maimonides, Moses », in : *Encyclopaedia Judaica*, vol. 13, Detroit : Thomson Gale.
DOWSETT, Charles, 1997, *Sayat'-Nova. An 18th-century Troubadour*, Louvain: Peeters.

[23] O. Zwartjes, 1997, p. 292.
[24] A. Mahdawi Damgani, 1999.

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)

GANJEI, Turkhan, 1986, « Turkish Pre-Mongol Persian Poetry », in: *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 49, 1, pp. 67-75.
JAVADI, H. et BURILL, K, 1988, « Azerbaijan. Azeri Turkish Literature », in: *Encyclopaedia Iranica*, III, pp. 251-255.
LUFFIN, Xavier, 2014, « Tatruli. Writing a Turkish Language in Georgian Alphabet », in: Johannes den Heijer, Andrea B. Schmidt & Tamar Pataridze (eds), *Scripts Beyond Borders. A Survey of Allographic Traditions in the Euro-Mediterranean World*, in Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, Vol. 62, Louvain-la-Neuve, p. 603-608.
MAHDAWI DAMGANI, Ahmad, 1999, « Fāresiyāt », in: *Encyclopaedia Iranica* (http://www.iranicaonline.org/articles/faresiyat)
MARLOW, Louise, 2006, « Bilingualism », in: *Medieval Islamic Civilization*, II, Londres : Routledge, pp. 825-826.
PAMUKCIYAN, Kevork, 2002, *Ermeni harflı türkçe metinler*, Istanbul: Aras.
ROSEN, Tova, 2000, « The Muwashshah », in: *The Literature of al-Andalus (The Cambridge History of Arabic Literature)*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 165-189.
VAN GELDER, Geert J. H., « Mulamma‘at », in: *Encyclopedia of Arabic Literature*, II, p. 549.
VIRANI, Nargis, 2002, « I am the Nightingale of the Merciful: Rumi’s Use of the Qur’an and Hadith », in : *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 32, 1-2, pp. 100-111.
ZWARTJES, Otto, 1997, *Love Songs from al-Andalus*, Leiden: Brill.

BDD-A21070 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:30 UTC)